

BRUXELLES DANS MON ÉTABLE

Quand « ils » ont annoncé, au journal télévisé de 20 heures, qu'à compter de minuit il va nous falloir retarder d'une heure nos montres et nos pendules, j'ai, d'abord, pensé à une blague du genre « poisson d'avril ». Ou quelque chose comme ça. J'étais, quand même, intrigué : le speaker n'avait pas l'air d'un de ces présentateurs d'émissions médiocres qui se croient drôles en faisant des calembours lourds comme une botte de paille. J'ai changé de chaîne et « ils » ont remis ça, en précisant bien -des fois qu'on ne saurait pas interpréter...- qu'à une heure du matin il serait, dorénavant, minuit.

Je n'ai pas le juron facile et je suis, plutôt, respectueux de notre république, mais là, j'ai gueulé :

- Bande de crétins ! Vous irez expliquer à nos vaches qu'à partir de demain matin, elles devront retenir leur lait dans leurs mamelles gonflées à bloc, et ce, pendant une heure ! Tout cela, parce que la traite, par décision gouvernementale, ne commence plus à 6h00, mais à 7h00 du matin !

Ces brillants technocrates qui se sont réunis solennellement à BRUXELLES pour pondre une telle ânerie mériteraient qu'on leur dise, quand ils auront envie de pisser :

- Désolés, mais les toilettes ne seront, désormais, ouvertes que dans une heure ! Veuillez retenir votre envie, maîtriser votre besoin, gérer votre vessie !

Mais savent-ils seulement, ces misérables faiseurs de décrets, ce qu'est une vache laitière prête pour la traite ?

Et puis... il y a le coq ! Allez lui expliquer, au gallinacé, qu'à partir de demain, ce ne sera plus à l'aurore qu'il devra réveiller toute la ferme, mais... une heure plus tard ! Je n'ai jamais entendu un coq avoir le fou rire –et je suppose que je

n'aurais jamais l'occasion de l'entendre ! - mais je l'imagine très bien en train de se battre les flancs avec ses grandes ailes aux reflets métallisés et hoqueter des sons gutturaux et sarcastiques...

Cette histoire de décalage horaire m'a complètement tourneboulé. Au dîner, la soupe de légumes m'a semblé moins savoureuse que d'habitude malgré la tranche de lard fumé immergée. Mon verre de vin rouge avait un relent de piquette. Je suis contrarié et j'appréhende de découvrir, les uns après les autres, les inconvénients et les contraintes de cette décision inepte. Il va falloir m'organiser en conséquence, mais, ce soir, la fatigue, accumulée tout au long des travaux quotidiens, m'empêche de réfléchir clairement. Je remets à demain toute décision. Pour l'instant, je continue à fonctionner comme si de rien n'était. « À chaque jour suffit sa peine » disait mon Vieux. Ce n'était ni un énarque ni un technocrate, mon Père, mais il possédait la sagesse des gens simples. Ses godillots étaient, peut-être, maculés de bouse de vache, mais ils étaient bien plantés, en équilibre, dans notre terre nourricière ; et, s'il ne parlait pas beaucoup, ses rares propos étaient sensés et réfléchis.

Avec leur délire horaire, « ils » m'ont gâché mon sommeil. Le coq m'est solidaire et, avec son cri d'écorché vif, il applique, à qui veut l'entendre, « l'horaire d'avant ».

Au petit matin, quand j'ouvre les volets de ma chambre, j'ai l'habitude de scruter le ciel encore ténébreux et les lueurs de l'aube naissante. Mon Père m'avait appris à décrypter ces indices célestes et je ne me trompe que rarement sur la météo de la journée, à partir de la faible coloration de ce qui n'est, pas encore, l'aurore. C'est, aussi, le seul moment où je sens les remugles de l'exploitation. Sans doute à cause de la fraîcheur de l'air qui exacerbe la fade odeur des bouses bovines. Quelquefois, quand le vent souffle de l'Est, il effleure le poulailler et se charge de la senteur aigrelette des fientes acides de la volaille.

De l'étable me parviennent quelques faibles mugissements. Les bêtes commencent à se réveiller. J'ai le temps de me raser, de me débarbouiller, de boire un grand bol de café, noir et brûlant, et d'avaler une généreuse tranche de pain beurrée avant de commencer la traite.

De toutes les façons, j'ai pris ma décision : je ne change rien à mes habitudes. Je verrai bien comment tout cela va s'agencer...

Je n'ai pas tardé à connaître, et à subir, les effets néfastes de cet infâme décalage horaire. La traite, bien qu'automatisée, dure environ une heure : de 6 à 7h00 du matin. Le JOSEPH, mon vacher, est toujours ponctuel : Il arrive sur son vélomoteur pétaradant et malodorant au moment où je finis de charger la camionnette avec les lourds bidons du lait encore tiède. À lui de s'occuper des bêtes et de les emmener au pré, avec le chien sur les talons. Pour ma part, j'ai une demi-heure de route pour aller livrer à la coopérative laitière (la « coopé » comme nous la surnommons). Ce n'est pas qu'elle soit bien éloignée de la ferme, mais il me faut rouler doucement pour que le lait ne soit pas « bousculé » dans les grands bidons. (Le mot est du gars de la coopé. Il prétend qu'une « bousculade » du liquide nuit à son homogénéité. Il aime à répéter, aussi, que les bidons ne sont pas des barattes et que, dans « barattage » il y a « ra(t)tage »... Il a l'air très fier de ce qu'il appelle un « aphorisme » ...).

J'ai fini de charger la camionnette, mais le JOSEPH n'est pas là. Je tends l'oreille. Généralement, j'entends son bruyant vélomoteur crachoter furieusement son CO2 dans le silence du petit matin, bien avant qu'il soit en vue de la ferme. Mais là, rien ! Je l'appelle sur son téléphone portable. Il a l'air surpris :

- Mais, Patron, il n'est que 6h10' ! Vous savez bien que nous avons changé d'horaire !
- Tu expliqueras cela aux vaches ! Ramène-toi et vite fait ! Moi, je vais livrer...

Quand je suis passé devant le bistrot de la TOINETTE, j'ai bien remarqué que le rideau de fer était encore baissé. Elle ouvre, pourtant, à 7h00 à cause des ouvriers de la fabrique de chaussures qui viennent boire leur café –et un coup de gniole- avant d'aller découper et coudre le cuir.

Je suis arrivé devant le portail de la coopé. Il était clos ! Pas un collègue à l'horizon... Aucune des fenêtres du bureau n'était éclairée. C'est seulement alors que j'ai réalisé que tous ces moutons de Panurge appliquaient le nouvel horaire à la lettre. J'étais en avance d'une heure...

Ce petit matin est frisquet et il me faut attendre une bonne demi-heure dans ma voiture avant de pouvoir transvaser mon chargement. Je fulmine. Et puis, un souvenir d'adolescence me vient en mémoire : dans « Le tour du monde en 80 jours » de Jules VERNE, le héros, Philéas FOGG avait, à son insu et au terme de son mouvementé voyage, compté un jour de moins qu'en réalité. Croyant avoir perdu son intrépide pari, il connaissait, finalement, le succès et la gloire. Moi, par contre, j'étais en avance d'une heure et je subissais déconvenue et désappointement !

À qui la faute ? À ces messieurs-dames de BRUXELLES qui ne subodorent pas les conséquences de leurs décisions ? À mes braves vaches qui ne peuvent pas réguler leur lactation en fonction des horaires variables ? Au vieil entêté que je suis qui refuse de se plier, comme tout le monde, à une décision gouvernementale, aussi stupide soit-elle ?

Derrière ma camionnette, d'autres véhicules se sont, progressivement, positionnés. C'est le rendez-vous quotidien des éleveurs de la région. En attendant l'ouverture du portail, nous nous saluons et échangeons quelques mots. Une thermos de café chaud et une flasque d'eau-de-vie circulent, de main en main. Ce matin, c'est, bien sûr, le décalage horaire qui est le sujet de toutes les conversations. Le « GRAND-JEAN », qui préside notre syndicat régional des éleveurs bovins, se propose de demander à la direction de la coopé de maintenir l'ancien horaire pour la dépose du lait. Son projet fait l'unanimité, mais

l'enthousiasme n'y est pas : Le « GRAND-JEAN » n'est pas aimé de ses collègues. Pas seulement parce que c'est lui qui fournit, chaque jour, le plus gros volume de lait à la coopé. (Il a été le premier d'entre nous à substituer, à la robuste race locale, des vaches PRIM HOLSTEIN, deux fois plus productives...). Mais les éleveurs désapprouvent son programme intensif de sélection pour une production laitière élevée. Notre vétérinaire, lui aussi, est critique : il diagnostique, chez ces bêtes championnes, des problèmes métaboliques et de fertilité. La santé et le bien-être des bovins, qu'il prône ardemment, ne sont pas le souci de « GRAND-JEAN ». Celui-ci réforme et fait abattre ses bêtes épuisées, après trois années seulement de production forcenée. Dégueulasse !

En rentrant à la ferme, je m'arrête boire un café chez la TOINETTE. Elle se défend de suivre servilement l'instruction gouvernementale. Son bistrot vit au rythme de l'usine de chaussures voisine. Elle est bien obligée de s'adapter ! Et puis, elle commence à être âgée, la TOINETTE, alors se lever une heure plus tard n'est pas pour lui déplaire...

De retour à la ferme, il me faut décharger les bidons, en ébouillanter l'intérieur et les rincer au Kärcher ; puis, les mettre à sécher, le cul en l'air, sur les claies en bois du local de traite.

Je dois, maintenant, régler le problème de l'horaire du JOSEPH. Je le rejoins au pré. Il est en train de remplir d'eau la vieille baignoire qui sert d'abreuvoir aux bêtes. C'est un bon gars, le JOSEPH. Il me dit simplement :

- Y'a pas de problème, Patron. Il suffit de me le demander !

Je suis revenu à la ferme en passant par la mare. Mes canards y barbotent cacophoniquement. En début de soirée, ils ont l'habitude de rentrer, d'eux-mêmes, à la queue leu leu, dans leur enclos. En voilà qui se fichent pas mal des élucubrations bruxelloises !

Chaque dimanche midi, depuis mon veuvage, je déjeune chez la TOINETTE. Enfants, nous allions ensemble à l'école du village. Elle était mon béguin jusqu'à ce que je parte en pension au lycée agricole du département. Quelques années plus

tard, mon diplôme en poche et ayant effectué mon service militaire, je suis revenu à la ferme. La TOINETTE s'était mariée. Elle avait épousé un des « cordonniers » de l'usine. (On appelle, entre nous, « cordonniers » tous les ouvriers-bottiers qui travaillent là). J'avais le cœur gros. Quand je l'ai revue, la bague au doigt, j'ai voulu cacher mon désarroi par une blague dont j'ai regretté, aussitôt, la médiocrité :

- Alors, te voilà la corde honnie au cou...

Je n'ai pas insisté puisqu'elle avait la larme à l'œil.

Ce dimanche midi, j'arrive donc chez la TOINETTE avec une faim de loup. Elle m'accueille, étonnée :

- Déjà TOI ? Mais il n'est que onze heures et demie !

- Navré, TOINETTE ! Je ne parviens pas à m'habituer à ce foutu décalage horaire. Toujours et partout, je suis en avance d'une heure...

Je me suis installé près du gros poêle en fonte noire qui ronronne comme mon chat quand je lui fais des papouilles.

- Tu sais quoi ? m'interroge ma bistroquière : Il paraît que la SNCF, prise de court, n'a pas pu modifier ses horaires de train. Alors, les gosses, qui viennent à l'école par l'autorail du matin, ont trouvé la porte de l'école fermée ! Ils sont, comme toi, en avance d'une heure ! Notre Maire a demandé aux enseignants d'organiser une garderie pour accueillir les mômes. Ils sont obligés de modifier les emplois du temps pour que les écoliers puissent rentrer chez eux par la micheline de 17h00. Enfin... de 18h00... on ne sait plus !

En rentrant à la ferme, j'ai trouvé, sur mon répondeur téléphonique, un message de « GRAND-JEAN » :

- Salut ! J'ai déjeuné, à midi, avec le gérant de la coopé. Cela n'a pas été facile, mais j'ai obtenu que, dès demain matin, son portail soit ouvert à 8h00... enfin à 7h00. Comme avant. Je l'ai assuré de la reconnaissance lactée de toutes

les vaches du canton ! (Il rit fort, en se forçant un peu, manifestement content de ce qu'il croit être de l'humour...).

Le problème de la traite des vaches est maintenant résolu.

Mais qui va parvenir à convaincre... le coq ?